

Sophie Binggeli

LE FÉMINISME D'EDITH STEIN

À la fin de l'année 1930, Edith Stein¹ quitte son poste d'enseignante à l'école Sainte-Magdalena de Spire pour se consacrer entièrement à la publication du *De Veritate* de Thomas d'Aquin et à la recherche². Début 1931, elle commence à Breslau un travail d'habilitation intitulé *Puissance et acte* qu'elle tentera en vain de présenter aux universités de Freiburg et de Breslau. Au printemps 1932, elle rejoint l'Institut de Pédagogie scientifique de Münster, fondé et porté par des membres de l'Association allemande des Enseignants catholiques. Son premier cours du semestre d'été 1932 aborde les « Problèmes de la formation modernes des jeunes femmes ». Au semestre d'hiver 1932-1933, elle donne un cours d'anthropologie philosophique – le samedi de 15h30 à 17h, du 5 novembre 1932 au 21 janvier 1933. Le 30 janvier 1933, l'histoire bascule avec l'élection d'Hitler comme chancelier. Les événements s'accroissent... Edith ne pourra pas donner le cours d'anthropologie théologique prévu pour le semestre suivant. En tant qu'enseignante elle fait partie des premières personnes atteintes par les lois anti-juives.

Ce bref rappel du contexte biographique et historique permet de dire d'emblée que la pensée d'Edith sur la femme est inséparable de son anthropologie phénoménologique et de la révélation judéo-chrétienne.

Si Edith fut une féministe convaincue dans sa jeunesse, elle n'abordera plus tard les problématiques touchant à l'éducation et spécialement

- 1 E. STEIN, *Edith Stein Gesamtausgabe*, Herder, 2014, œuvres complètes en 27 volumes. Abrégé désormais ESGA suivi du numéro du volume concerné. Voir aussi E. STEIN, *La femme, cours et conférences*, Cerf – Éditions du Carmel – Ad Solem, 2009, abrégé désormais FEMME.
- 2 Cet article est la reprise d'une conférence donnée en Pologne en 2016 dans le cadre d'un voyage d'études de la Faculté Notre-Dame.

à l'éducation des jeunes femmes qu'à la demande de diverses associations de femmes catholiques allemandes (universitaires, enseignantes). Edith a acquis une certaine notoriété depuis son intervention lors des premières Semaines Universitaires de Salzbourg, début septembre 1930. Elle est la seule femme invitée à intervenir parmi des intellectuels catholiques de renom comme Rudolf Allers, Engelbert Krebs, Dietrich von Hildebrand, Peter Wust, Alois Mager, etc. Le sujet originel d'Edith aurait dû être : « l'éthique professionnelle chrétienne » qui sera finalement pris par Hildebrand. Mais le sujet « l'éthique des professions féminines » a dû être présenté par Edith contre son gré¹. Cet épisode emblématique donne l'occasion à Edith de poser à la fin de sa conférence quelques questions polies :

J'aimerais encore poser une question qui m'est sans cesse revenue, tandis que je réfléchissais sur mon thème : Pourquoi a-t-on placé dans le programme de la session le groupe des « professions féminines » à côté de types de professions objectivement définis comme « le médecin », « le prêtre », etc. ? Pourquoi parle-t-on si souvent de « profession de la femme », mais presque jamais de « profession de l'homme » ? Est-ce qu'il n'y a pas chez l'homme comme² chez la femme juxtaposition et éventuellement opposition entre disposition individuelle et disposition masculine ? Est-ce que pour l'homme, la spécificité masculine n'est pas également déterminante pour le choix d'une profession et la formation professionnelle, à moins qu'elle ne doive pas l'être ?³

Et elle conclut :

Je crois qu'il serait très bénéfique d'examiner une fois sérieusement et à fond toutes ces questions. Une collaboration salutaire des deux sexes dans la vie professionnelle ne sera en effet possible que lorsque tous deux, dans une objectivité paisible, seront conscients de leur particularité et en tireront les conséquences pratiques.⁴

- 1 FEMME, p.63-86 ; ESGA, 13,2 p.16 et s.
- 2 Litt. : « de façon analogue à ».
- 3 ESGA, 13-2, p.29.
- 4 *Ibid.*

Cette conférence contient plusieurs caractéristiques que l'on retrouve dans les autres textes d'Edith rassemblés entre autres dans le volume *La femme*:

- Ces textes proviennent pour la plupart d'une demande extérieure : conférences, cours, articles, émission radio.
- Ce corpus présente un caractère fragmenté et inachevé dans la mesure où Edith ne développe pas une argumentation systématique sur la question. Le propos est concis. Il prend parfois des allures apodictiques.
- Il présente des réflexions de divers ordres : sociologique, philosophique, théologique, spirituel.
- Certaines affirmations sont dépassées, car liées au contexte économique, social et culturel de son époque ; d'autres sont le fruit de profondes intuitions philosophiques, théologiques et spirituelles, capables encore aujourd'hui de nourrir une réflexion.

Je voudrais examiner avec vous quelques points de sa pensée.

QUELQUES REMARQUES PRÉLIMINAIRES

L'IMAGE DE LA MÈRE

La mère d'Edith a certainement joué un rôle important dans sa vision de la femme. À l'âge de 43 ans, celle-ci perd son mari qui meurt brutalement en voyage sans doute d'un infarctus. Après la mort de son mari, Madame Stein se trouve à la tête d'une petite entreprise de bois. Elle se révèle une femme d'action endurente et avisée. À force de travail, elle acquiert une solide réputation dans la branche. Le commerce se relève de toutes ses dettes et prospère tant et si bien que la famille atteint une certaine aisance.

Edith qui n'a pas même deux ans au moment de la mort de son père verra toujours sa mère – jusqu'à la veille de sa mort – s'occuper du commerce de bois avec l'aide de ses plus grands enfants et veiller sur l'éducation des plus jeunes. De l'épanouissement de sa mère dans une vie professionnelle, Edith retire la conviction qu'une femme peut à la fois exercer un métier et s'occuper de sa famille, et que l'exercice d'une profession contribue au développement intégral de la personne.

1 E. STEIN, *FEMME*, *op.cit.*

UNE VISION CRITIQUE

À l'époque d'Edith, il était courant de circonscrire la formation de la femme et son accès au monde du travail en fonction de certaines professions jugées seules adaptées à sa nature féminine. Parmi celles-ci se trouvaient :

toutes les professions mettant en œuvre le soin, l'éducation, l'assistance, [la] compréhension empathique ; les professions de médecin et d'infirmière, d'enseignante et d'institutrice, d'employés de maison ; toute la série des professions sociales ; dans la science les matières qui s'occupent du concret vivant et personnel, c'est-à-dire les sciences humaines ; des travaux revêtant un caractère d'aide et de service tels que la traduction et l'édition, éventuellement la conduite compréhensive des travaux d'autrui¹.

Or la Première Guerre mondiale avait montré que les femmes étaient capables d'assumer des activités réservées autrefois aux seuls hommes et que leur présence s'était avérée indispensable au bon fonctionnement de la société civile.

Dans les milieux catholiques, les Associations de femmes catholiques se montraient plutôt timorées sur la question craignant que l'accès inconsidéré des femmes au monde professionnel n'ébranle l'équilibre familial et inversement. L'Association des enseignantes catholiques allemandes par exemple défendait le point de vue selon lequel les institutrices ne devraient pas être des femmes mariées.

Forte de son expérience personnelle et munie de solides outils de réflexion, Edith prend nettement distance à l'égard de ces vues étriquées.

Que des femmes soient en mesure d'exercer d'autres professions que celles [de remplir la vocation] d'épouse et de mère, seul un aveuglement dénué d'objectivité [unsachlich] peut le contester. L'expérience des dernières décennies et, au fond, l'expérience de toutes les époques l'a prouvé. On est en droit de dire qu'en cas de détresse toute femme normalement [constituée] et en bonne santé peut exercer une profession. Et qu'il n'y a pas de profession qui ne puisse être exercée par une femme².

1 FEMME, p.75 (nous traduisons) ; ESGA, 13-2, p.22.

2 FEMME, p.74 (nous traduisons) ; ESGA 13-2 p.22.

Face aux présupposés véhiculés dans la société et dans l'Église, elle s'écrie :

Aucune femme n'est uniquement femme, chacune a sa particularité et ses dispositions individuelles, aussi bien que l'homme, et dans ces dispositions la capacité pour telle ou telle activité professionnelle artistique, scientifique, technique, etc. La disposition individuelle peut en principe renvoyer à n'importe quel domaine du réel, aussi ceux qui se trouvent éloignés de la particularité féminine. Dans un tel cas, on ne doit pas parler de « professions féminines »¹.

Il ne saurait y avoir de répartition sociologique des professions en fonction d'un soi-disant ordre naturel. En effet, en raison des fortes différences individuelles que présentent les femmes et les hommes, toute profession dite masculine peut être exercée de façon adéquate par certaines femmes et toute profession dite féminine par certains hommes². Edith elle-même a expérimenté cette réalité lorsque, jeune étudiante, elle se trouvait être la seule femme parmi la foule des étudiants fréquentant les amphithéâtres des universités de Breslau et de Göttingen.

ÊTRE HUMAIN, ÊTRE FEMME

Dans une de ses conférences, Edith puise dans la littérature des exemples de femmes pour mettre en lumière les caractéristiques de l'âme de la femme. Dans le drame du poète norvégien Henrik Ibsen, *Nora ou Une maison de poupée*, Nora est présentée comme une femme qui est d'abord la poupée préférée de son père, puis de son mari, de même que ses propres enfants sont ses poupées³. Une crise familiale accule Nora au divorce. Edith conclut :

Elle sait qu'elle doit d'abord devenir un être humain avant de pouvoir à nouveau essayer d'être une épouse et une mère. [Son mari] aussi devra assurément [sortir] de son personnage social pour devenir un être humain, afin que de leur vie commune puisse advenir [en vérité] un mariage⁴.

1 FEMME, p.75 (nous traduisons) ; ESGA 13-2 p.22.

2 Cf. ESGA, 13-5, p.75.

3 Cf. ESGA, 13-6, p.82 ; FEMME, p.75.

4 FEMME, p.176 (nous traduisons) ; ESGA, 13-6, p.83.

Cette citation articule deux degrés de l'anthropologie. Un homme ou une femme ne se réduit pas au personnage social qu'il joue ; il est d'abord un être humain. Par ailleurs, nous venons de voir que la classification en professions masculines et féminines était contredite par les dispositions individuelles des hommes et des femmes. Trois degrés anthropologiques se dégagent donc de l'enquête d'Edith : l'être humain, l'homme ou la femme, l'individu.

Plusieurs questions se posent : Quel est le statut et le contenu de ces trois niveaux ? Comment ces trois niveaux s'articulent-ils entre eux ? Qu'est-ce qui fait leur unité ? Edith indique quelques pistes de réflexion.

Dans la nature de la femme est inscrite une triple exigence : le développement de son humanité, de sa féminité (*Frauentum*), de son individualité. Ce ne sont pas des buts séparés, de même que la nature de l'individu humain concret n'est pas divisée en trois, mais est une : la nature humaine dans son expression spécifiquement féminine et individuelle. Ce n'est que dans une pensée abstraite que ce qui est séparé en pensée doit aussi être évoqué séparément¹.

Au risque de simplifier, nous pouvons dire que la nature humaine en tant que telle est une abstraction ; elle se présente dans la réalité sous la configuration d'individus mâles ou femelles. La séparation des différents degrés relève de la « pensée abstraite ».

En tant que phénoménologue, Edith part de l'expérience concrète et elle cherche les traits d'essence appartenant à la *species* femme ou à l'essence de la femme. Son approche expérimentale s'appuie sur les observations de sciences exactes comme l'anatomie, la physiologie, la biologie, sur les recherches des sciences humaines comme la psychologie, la sociologie, la pédagogie, sur des œuvres littéraires. L'enquête s'enrichit de l'étude des textes bibliques et en particulier de Gn 1-3 sur la création de l'homme et de la femme.

Une telle approche est complexe, car elle s'autorise le droit de recourir à des méthodes et à des domaines habituellement séparés les uns des autres. Je dirais volontiers que le thème même rend cette approche pluridisciplinaire nécessaire, car aucune discipline ne détient à elle seule une preuve rationnelle irréfutable. Il se dégage plutôt un faisceau de preuves visant l'essence et capable d'emporter la conviction du chercheur.

1 ESGA, 13-8, p.171 ; FEMME, p.326.

LA MÊME HUMANITÉ

Nous ne serons pas étonnés d'apprendre que l'homme et la femme partagent la même humanité : corps, âme et esprit. L'homme et la femme disposent de la même unité corps et âme spécifique à l'être humain ; ils disposent des mêmes forces corporelles et spirituelles.

L'être humain est être humain dès sa naissance, avec tout ce qui appartient à l'être-homme (Menschsein) [...]. Cela implique aussi qu'il possède d'abord en puissance la plupart des éléments qui appartiennent à son être-homme, et que ce n'est que peu à peu qu'il se développe en les actualisant¹.

Le devenir est une caractéristique essentielle de l'être humain – du vivant. Il lui confère sa grandeur et sa limite : « chaque être humain particulier ne peut pas être tout de ce qui se trouve en possibilités dans la nature humaine »².

LA DIFFÉRENCE SEXUELLE

L'homme et la femme ne vivent pas de la même manière les composantes humaines communes.

Ce n'est pas seulement le corps qui est structuré différemment, ce ne sont pas seulement non plus des fonctions physiologiques singulières différentes, mais c'est la vie tout entière du corps qui est autre, le rapport corps et âme est autre, et à l'intérieur du domaine de l'âme, le rapport esprit et sensibilité, de même que le rapport des forces spirituelles entre elles est autre. À la species féminine correspond unité et autonomie de l'ensemble de la personnalité corps et âme, un développement harmonieux des forces ; à la species masculine, un accroissement des forces propres en vue de performances de pointe³.

Edith déploie une vision unifiée de l'être humain corps, âme et esprit, si bien que le corps est le miroir, l'expression de l'âme qui lui donne vie. Les différences corporelles reflètent des différences de l'âme. Cette citation est aussi l'occasion de manifester comment Edith déploie une approche

1 ESGA, 14, p.142.

2 ESGA, 16-7, p.82.

3 ESGA, 13-8, p.167 ; FEMME, p.317-318.

pluridisciplinaire. Les observations ci-dessus relèvent de la physiologie et de la sociologie. L'exégèse des récits de la création de l'homme et de la femme, de la chute, montrent que la femme est plus particulièrement aux prises avec la vie, l'homme avec la domination de la terre. Cela n'est pas sans rapport avec la description des particularités de la *species* féminine et celles de la *species* masculine.

Ces observations différenciées semblent contredites par l'extrême variété des individus. En effet les traits essentiels de l'essence humaine se réalisent de façon très variée dans les individus, si bien que non seulement la mesure et le rapport des forces sont « spécifiquement différents chez l'homme et la femme », mais aussi « très différents chez les individus »¹. Dans le cours sur l'éducation moderne des jeunes femmes, Edith emprunte à la psychologie une notion concrète qui s'est imposée dans la sociologie : le type. Devant la multiplicité des cas individuels auxquels on se trouve confronté dans la société, il est nécessaire d'établir une sorte de classification si l'on veut pouvoir agir sur eux. Le type est une notion pratique et fluctuante permettant regrouper les individus en fonction de critères variables.

Toujours dans le cours d'*Anthropologie philosophique* Edith récapitule les trois degrés mentionnés et les articule.

L'humanité se présente dans une double configuration, masculine et féminine ; les individus appartiennent dès leur naissance à l'une ou l'autre « *species* partielle » (si nous pouvons ainsi les nommer). La particularité masculine et la particularité féminine sont quelque chose qui se développe jusqu'à l'actualisation seulement au cours de la vie. Cela a lieu sous l'influence de l'environnement ; à chaque stade ultérieur de développement, nous rencontrons ce que l'on désigne par « type masculin et féminin » ; il s'agit en fait d'un type social dans lequel il est très difficile de discerner ce 'qui est conditionné par l'environnement' et ce qui se trouve de « spécifique », à la base de toute formation sociale².

Les individus peuvent passer d'un type à l'autre, par exemple du type romantique au type intellectuel – mais non de la *species* masculine à la *species* féminine et inversement. À l'intérieur de la *species* féminine, l'individu passe du type bébé, au type enfant, au type adolescent, au type adulte ; ces

1 ESGA, 13-6, p.86 ; FEMME p.181.

2 ESGA, 14, p.142 cité dans S. BINGGELI, *Le Féminisme chez Edith Stein*, Sion, Paroles et Silence, 2009, p.257 ; E. STEIN, *De la personne humaine I. Cours d'anthropologie philosophique. Münster 1932-193*, Cerf – Éditions du Carmel – Ad Solem, 2012, p.242.

types sont aussi présents à l'intérieur de la *species* masculine. Suivant la classification utilisée, certains types féminins peuvent être très proches de la *species* masculine et de même, certains types masculins à l'égard de la *species* féminine. Edith par exemple lorsqu'elle était étudiante appartenait au type intellectuel, caractéristique de la *species* masculine.

Les trois niveaux – la *species* ou essence, le type et l'individu – n'ont pas le même statut épistémologique et ontologique : l'individu en tant que tel échappe à l'approche philosophique ou scientifique dans la mesure où, en tant que tel, il n'autorise aucune généralisation. Le type, notion fluctuante varie selon ses domaines d'utilisations dans la sociologie, la pédagogie, etc. La *species* relève de l'approche philosophique et théologique. Une double difficulté se présente : la *species* en tant que telle est une abstraction, elle n'existe réellement que dans des individus. L'individu réel quant à lui, pour être connu, demande de saisir ce qu'est sa *species*¹. La *species* domine le domaine du réel qui est le sien et elle détermine dans leur constitution les individus appartenant à ce domaine².

LA SPÉCIFICITÉ FÉMININE

L'être de la femme est marqué par un « processus » dans lequel « corps et âme » entrent dans « une correspondance » intime et par lequel ils « reçoivent une formation et une empreinte déterminées »³ : la maternité. La maternité engage la femme corps et âme à l'égard de l'enfant qui grandit en elle.

Le devoir d'accueillir en soi un être vivant en devenir et en croissance, de l'abriter et de le nourrir conditionne une certaine concentration sur soi-même. Le processus mystérieux de formation d'une nouvelle créature dans l'organisme est une unité si intime du corps et de l'âme que l'on comprend bien que cette unité marque de son empreinte l'ensemble de la nature féminine⁴.

La mère a une relation particulière à son enfant. Elle l'accueille et le reconnaît dans son unité corps et âme comme une personne vivante, en croissance et en devenir.

1 Cf. ESGA, 14, p.56.

2 Cf. ESGA, 14, p.69.

3 ESGA, 13-8, p.154.

4 ESGA, 13-6, p.86.

L'ÂME DE LA FEMME¹

Nous avons vu comment l'anthropologie steinienne mettait en lumière la différence entre l'homme et la femme du point de vue du rapport corps et âme, du rapport des forces corporelles entre elles et des forces spirituelles entre elles. Dans l'énumération des facultés de l'esprit humain par Edith dans les textes sur la femme, une triade se dégage : « l'entendement, le *Gemüt* et la volonté ». Edith utilise le terme *Gemüt* qui possède une grande variété de sens comme l'affect, le cœur, etc. Je préfère pour ma part garder le terme allemand.

D'un point de vue étymologique, le *Gemüt* désigne « le siège des sensations intérieures et des pensées » ; il est apparenté au verbe « *muten* » ensuite disparu qui signifie « diriger le sens vers quelque chose, désirer »². Dans *Être fini et être éternel* apparaissent d'autres triades apparentées inspirées pour une part d'Augustin³ : « pouvoir, devoir et vie intérieure »⁴, « penser, sentir, vouloir »⁵, « esprit, amour et connaissance », « mémoire, entendement et volonté »⁶ qui est la triade par excellence de la tradition augustinienne et johanniste. Le terme *Gemüt* lui-même a disparu de cette œuvre mais le contenu est abordé par exemple dans les pages décrivant « l'intérieur de l'âme »⁷.

Je voudrais maintenant brièvement décliner quelques-unes des harmoniques que ce terme recèle chez Edith. Le *Gemüt* désigne l'intérieur de l'âme – plaque tournante à la racine du corps et de l'âme. Il constitue la charnière des facultés de l'âme – pièce maîtresse dans la prise de position, l'engagement. Il se trouve dans un rapport intentionnel avec le monde des valeurs, avec l'esprit. En lui s'exprime pour ainsi dire la quintessence de la femme.

1 Cf. S. BINGGELI, *op.cit.*, p.309 et s.

2 G. SIMON, « Mut und Gemüt », *Magazin Deutsch* 3.9.2007, <http://www.magazin.institut1.de>.

3 AUGUSTIN, *De Trinitate*, 9/1-5,10,12 ; 10 ; 12/4, 13, 14.

4 ESGA, 11/12, p.374.

5 ESGA, 11/12, p.379.

6 ESGA, 11/12, p.377.

7 ESGA, 11/12, p.367-373.

LE GEMÜT, « ÂME DE L'ÂME »¹

Dans le cours sur la personne humaine, Edith parle de « l'âme de l'âme » : c'est là que l'âme « est chez elle », qu'elle « se trouve *telle* qu'elle est ou telle qu'elle est disposée »².

Là ce qu'elle saisit avec les sens et l'intelligence, elle le reçoit intérieurement, elle le conçoit selon sa signification, elle entre en échange avec, elle le conserve, elle puise de là des forces ou se trouve par là agressée.³

Le Gemüt se trouve donc à la racine et à l'articulation de l'âme et du corps, à la racine de l'âme dans son rapport actif avec elle-même et avec le monde.

LE GEMÜT ENTRE L'ENTENDEMENT ET LA VOLONTÉ

Un « lien étroit » unit le *Gemüt* et la volonté.⁴

De même que l'âme reçoit dans le Gemüt ce qui du dehors pénètre en elle, ainsi elle prend position dans le Gemüt au moins avec de l'enthousiasme ou de l'indignation, ou avec toutes autres prises de position du Gemüt. Ensuite a lieu à partir du Gemüt la prise de position de la volonté qui au-dessus de l'âme intervient à l'extérieur pour configurer l'étant lui-même. Des liens tout aussi étroits se laissent montrer entre le Gemüt et l'entendement. C'est une seule âme qui connaît, sort d'elle-même en voulant, est chez elle dans le Gemüt et entre en échange intérieurement avec ce qu'elle reçoit.⁵

La géographie steinienne de l'âme est complexe et il est difficile d'en établir une cartographie. En lien avec la volonté, le Gemüt relève à la fois des sentiments qui mettent en mouvement l'âme et de l'entendement qui entre en relation avec le monde. Edith note que « les mouvements du *Gemüt* sont les ailes de la volonté »⁶.

1 ESGA, 14, p.129.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*

6 ESGA, 13-6, p.87.

Dans *Être fini et être éternel*, dans le chapitre consacré à « l'intérieur de l'âme »¹, Edith parle d'« une pensée dans laquelle 'l'homme tout entier' se trouve engagé »².

Elle [l'âme] s'exprime de façon clairement perceptible dans son extériorité. Elle agit sur les organes corporels : sur le pouls et la respiration, sur le sommeil et l'appétit. La raison en est qu'« il pense avec le cœur ». Le cœur est le centre vital véritable.³

Le cœur est l'organe par excellence qui reflète l'union du corps et de l'âme et la symbolise ; il reflète la réactivité corps et âme à ce qui arrive à la personne.

LE GEMÜT ET LE MONDE DES VALEURS

Le *Gemüt* est aussi la faculté capable de saisir les réalités en fonction de leur signification positive ou négative relativement au sujet ou objectivement, en elles-mêmes⁴. La signification positive accueillie par le *Gemüt* est appelée « valeur ». Les valeurs positives reçues dans l'âme accroissent sa force et sa vitalité ; elles sont capables de « nous réjouir, nous élever, nous enthousiasmer »⁵. Il existe des valeurs objectives comme la beauté, l'harmonie d'un paysage ; des valeurs humaines comme la bonté, l'amabilité d'une personne, et enfin la valeur par excellence qu'est la personne elle-même.

On peut dire que le *Gemüt* offre alors la clé donnant accès au secret, au mystère de l'âme et du monde selon leur inhérence et leur sens réciproques.

Celui qui vit recueilli dans la profondeur voit aussi les « petites choses » dans de grands ensembles ; lui seul peut estimer leur poids – mesuré selon les mesures dernières – de façon juste et régler son comportement de façon appropriée.⁶

1 ESGA, 11/12, p.367 et s.

2 ESGA, 11/12, p.368.

3 ESGA, 11/12, p.368-369.

4 Cf. ESGA, 13-6, p.92.

5 ESGA, 14, p.115.

6 ESGA, 11/12, p.370-371.

LE GEMÜT, « CENTRE DE L'ÂME DE LA FEMME »¹

Pour Edith, « la force de la femme réside dans la vie du *Gemüt* »².

Les mouvements et les attitudes du *Gemüt* sont le lieu où l'âme saisit dans son être propre ce qui lui devient intérieur et comment. Ils sont également ce par quoi elle saisit la signification de l'être étranger par rapport au sien.³

Le *Gemüt* est la faculté capable de saisir « l'étant dans sa totalité et sa particularité »⁴, l'être humain concret vivant et personnel⁵. Là réside résulte la « force particulière de la femme », à savoir « un sens pour la signification de l'organique, du tout, des valeurs spécifiques, de l'individuel »⁶.

LE SENS DE L'ÊTRE FÉMININ – LA VALEUR PROPRE DE LA FEMME

La « valeur propre » de la femme est contenue dans sa particularité. Celle-ci réside dans le rapport privilégié – personnel – de la femme à la vie, qui demande de considérer le vivant dans son ensemble⁸. La femme est en relation avec la personne.

La création de l'homme et de la femme dans le premier récit de la *Genèse*, la création de l'homme puis de la femme comme son aide dans le second récit, trouvent un sens spirituel nouveau en Marie et Jésus. L'« amour maternel embrasse le corps mystique tout entier », sa « virginité » conduit l'humanité au Christ.

N'y a-t-il pas dans cette féminité qui est amour serviteur une image particulière de la divinité ? L'amour serviteur est consolation qui vient en aide à toutes les créatures, les conduit à la perfection. Tel est le titre donné à l'Esprit Saint. Ainsi pourrions-nous voir dans l'Esprit de Dieu répandu sur toute créature l'archétype de l'être féminin. Il trouve sa plus parfaite image dans la Vierge très pure, qui est épouse de Dieu et mère de tous les hommes.

1 ESGA, 13-6, p.92.

2 ESGA, 13-6, p.87.

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 Cf. ESGA, 13-1, p.11; 13-2, p.19; 13-3, p.38.

6 ESGA, 13-5, p.69.

7 ESGA, 13-1, p.3.

8 Cf. *Ibid.*

Tout près d'elle se tiennent les vierges consacrées qui portent le noble titre de « sponsa Christi » et sont appelées à participer à son œuvre rédemptrice. Les femmes qui se tiennent aux côtés de leur époux qui est image du Christ sont aussi images de Marie et elles aident par leur maternité corporelle et spirituelle à édifier le corps du Christ, l'Église¹.

L'« amour serviteur » constitue « l'essence de la *maternitas* (maternité) à l'égard de toutes les créatures »². Il a sa source dans la personne de l'Esprit Saint dont la puissance créatrice est chantée dans l'hymne « *Veni Creator Spiritus* (Viens Esprit Saint Dieu Créateur) ».

L'Esprit Saint est la divinité en tant qu'elle sort d'elle-même et entre dans les créatures, la fécondité se reproduisant et s'achevant. Nous pouvons la retrouver dans la finalité de la femme d'être la 'mère des vivants', de produire par sa vie une nouvelle vie et lorsque celle-ci a acquis son existence indépendante, de la susciter jusqu'à un développement aussi complet que possible.³

Un lien particulier unit l'Esprit-Saint à Marie en tant que femme : la vie dans son débordement de fécondité et dans son dynamisme de croissance. L'Esprit Saint est la divinité en tant qu'elle donne la vie.

Ainsi, nous pouvons voir dans l'Esprit de Dieu qui est répandu sur toutes les créatures, l'archétype de l'être féminin.⁴

Edith décrit dans un véritable hymne à l'amour divin, les effets produits par la vie divine dans une âme.

La vie divine est amour, amour débordant, expansif, qui se donne librement : amour qui se penche avec miséricorde sur tout être nécessiteux ; amour qui soigne ce qui est malade et éveille à la vie ce qui est mort ; amour qui protège et garde, nourrit, enseigne et forme ; amour qui est en deuil avec les affligés et dans la joie avec ceux qui se réjouissent ; qui est au service de tout être pour qu'il devienne ce pour quoi le Père l'a déterminé ; en un mot : l'amour du cœur divin.⁵

1 ESGA, 13-6, p.178-179.

2 *Ibid.* 181.

3 ESGA, 13-6, p.105-106.

4 ESGA, 13-8, p.178-179.

5 ESGA, 13-2, p.25.

L'inspiration est clairement évangélique, en harmonie avec la description de la vie du Christ. Les accents sont pauliniens, faisant écho à l'hymne à la charité dans la *première Épître aux Corinthiens*¹. Certaines expressions de la séquence de Pentecôte « *Veni sancte Spiritu* (Viens Esprit Saint) », qui chante la relation intime unissant l'Esprit-Saint et l'être humain, apparaissent également. Ce passage n'est pas sans rappeler la description poétique de l'âme de la femme donnée par Edith Stein en des termes proches : « l'âme de la femme doit être *vaste...* »² L'Esprit-Saint se trouve dans un « lien particulier avec la nature féminine » et « nous le trouvons dans toutes les œuvres féminines d'amour et de miséricorde »³. La femme et sa finalité maternelle réfléchissent la puissance fécondante de l'Esprit Saint. Il s'établit entre « le cœur féminin avec son désir d'offrande sans limite et joyeuse » et « le cœur divin qui bat pour tous dans le tabernacle divin » « une parenté naturelle »⁴. La virginité peut en ce sens être considérée « comme une forme spécifique de l'être féminin »⁵.

Sophie Binggeli : membre de l'Institut Notre-Dame de Vie, professeur à la Faculté Notre-Dame et responsable du groupe de recherche Steinien. Dernier ouvrage paru : Le féminisme chez Edith Stein, Parole et Silence (« Essais » 6), 2009.

- 1 1 Co 13,4-8:« La charité est longanime; la charité est serviable ; elle n'est pas envieuse ; la charité ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas ; elle ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal ; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité. Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. La charité ne passe jamais ».
- 2 ESGA, 13-3, p.34.
- 3 ESGA, 13-6, p.106.
- 4 ESGA, 16-6, p.63.
- 5 ESGA, 13-8, p.177.